

**Roch-Olivier Maistre,**  
Président du Conseil d'administration  
**Laurent Bayle,**  
Directeur général

Vendredi 4 et samedi 5 février  
**Éthiopie**



**TV5MONDE**



Vous avez la possibilité de consulter les notes de programme en ligne, 2 jours avant chaque concert, à l'adresse suivante : [www.citedelamusique.fr](http://www.citedelamusique.fr)

# Cycle Éthiopie

Abyssinie. Éthiopie. Rarement l'écart entre la réalité d'un pays et les représentations que s'en forme le reste du monde aura été aussi vertigineux. Depuis un quart de siècle (1984), de pays absolument ignoré, l'Éthiopie est devenue une sorte de cliché familier, humanitaire, parfaitement étranger à ses réalités et à son histoire. La télévision, douce machine à décerveler, est devenue la preuve de la Réalité. Le déni d'identité et le simplisme y tiennent trop souvent lieu de prêt-à-penser. Entre légende et mystère, l'Éthiopie semble relever du poncif : « Salomon et la reine de Saba », « Royaume du prêtre Jean », « Empire du négus », du « roi des rois » – aujourd'hui devenu « Jah Rastafari »... « Suisse africaine », pour paradoxal qu'il paraisse, est peut-être le cliché le plus pertinent, alors que nous imaginons ce pays comme un épicycle de tous les déserts et comme une capitale symbolique de la famine. Écoutons Arthur Rimbaud : « *Le pays est très élevé, jusqu'à 3000 mètres au-dessus de la mer ; le climat est excellent ; la vie est absolument pour rien ; tous les produits de l'Europe poussent ; on est bien vu de la population. Il pleut là six mois de l'année* » (lettre à sa famille du 3 décembre 1885). De fait, les deux tiers de ce pays grand comme deux fois la France sont des hauts plateaux, forteresses naturelles qui dépassent les 2000 mètres d'altitude. Addis Abeba (« Fleur Nouvelle »), la capitale, tutoie les nues à 2500 mètres.

## Particularismes

Les catastrophes humanitaires et les conflits internes autant que géopolitiques qui ont hissé l'Éthiopie à la une de l'actualité internationale défigurent un peu plus les traits de ce pays. Histoire(s), peuple(s) ou culture(s) – sa réalité continue d'être réduite à un lieu commun de l'à-peu-près. C'est que l'Éthiopie est loin de tout, loin du monde et loin d'elle-même probablement, « sur une autre planète », comme en galactique déshérence depuis une éternité ; absorbée à son insu dans un éthiocentrisme qui pourrait être le produit d'une superbe indifférence à l'altérité, d'une arrogance affable et de l'ignorance ordinaire. Sans affectation ni dédain. Réfractaire à toute promiscuité universaliste. C'est dire à quel point ce pays se soucie peu de son image aux yeux du monde, même s'il lui arrive d'être mortifié par les cyclones médiatiques dont il est l'œil. Paresse du regard et médias fainéants suffiraient donc à dénaturer la réalité profonde d'un pays si mal reflété. Y aurait-il une vision équitable de l'Éthiopie ? À tout le moins, hormis ses spécificités géographiques, il faut considérer son histoire qui, elle aussi, foisonne en particularismes qui distinguent ce pays du reste de l'Afrique. Depuis la reine de Saba et le roi Salomon (1000 ans avant notre ère), ce sont 3000 ans d'indépendance qu'a connus le royaume d'Axoum, avant de devenir Abyssinie puis Éthiopie. Cinq ans d'occupation mussolinienne (1936-1941) ne sauraient faire oublier que ce pays est le seul du continent africain à n'avoir jamais été colonisé. Quarante ans plus tôt, le 1<sup>er</sup> mars 1896, à la victoire d'Adoua, l'empereur Menelik II avait déjà mis en déroute l'armée italienne, stoppant l'expansion coloniale de la Péninsule.

## Identité nationale

Depuis le IV<sup>e</sup> siècle, l'Éthiopie est chrétienne – avant même les royaumes des Francs, des Burgondes, des Saxons, des Lombards, plus de six siècles avant la Pologne, la Hongrie ou la Russie, et plus encore avant la christianisation coloniale de l'Afrique aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Jusqu'à la sanglante révolution de 1974, l'Église copte orthodoxe a exercé sur la société éthiopienne la même emprise structurante que le catholicisme romain sur la vieille Europe. Aujourd'hui, chrétiens et musulmans font preuve – bon gré mal gré – de l'obligatoire tolérance, mais un allègre substrat animiste perdure, particulièrement dans la moitié méridionale du pays. Rien d'étonnant à ce qu'un contexte aussi singulier ait généré une forte identité nationale, loin des Afriques coloniales, et que l'on perçoit sensiblement dans ses déclinaisons culturelles, en particulier musicales. Depuis peu, le souvenir de la luxuriance musicale du « Swinging Addis » des années 1960, comme la gloire olympique des coureurs de fond éthiopiens, a notablement modifié l'image de lieu du désastre attachée à l'Éthiopie. La Cité de la musique présente un reflet pertinent de cette nouvelle donne, en conjuguant tradition séculaire et révolution musicale. Le murmure quasi zen et la grande lyre *bèguèna* d'Alèmu Aga (« harpe du roi David », selon la légende) précèdent un chœur copte orthodoxe de *debteras* (clercs, lettrés, chantres) de l'église Saint-Yaréd. Yaréd est le saint patron des musiciens éthiopiens réputé avoir miraculeusement composé l'hymnaire éthiopien (*degwa*) et inventé sa notation musicale au VI<sup>e</sup> siècle. Avant de devenir *debtera* en titre, tout étudiant devait et doit encore satisfaire à de longues études musicales (*zéma*) et poétiques (*qené*), connaître par cœur les psaumes et tout le répertoire liturgique en *guèze* – l'équivalent du latin d'église.

## Vitalité contemporaine

Pour deux soirées, une rare brochette d'*azmaris* – les ménestrels à la langue bien pendue – et de danseurs parmi les plus ahurissants qui se puissent rencontrer actuellement dans les cabarets d'Addis Abeba, s'emparera de la Rue musicale. Chacun a son talent particulier, belle voix éraillée, puissante ou voilée, blues poignant ou effarante grivoiserie, humour visuel ou causticité verbale, capacité d'improvisation, excellence instrumentale... Sans parler des danseurs d'*eskesta* dont l'art tout en grâce et en frénésie est essentiellement spectaculaire. Gestuelle aphrodisiaque, vertige d'osselets en goguette. Pour la première fois en France, la nouvelle génération de musiciens sera représentée par deux groupes significatifs de la vitalité contemporaine. Tout comme les grands ancêtres du soi-disant âge d'or des *sixties* éthiopiennes (Mahmoud Ahmed, Alèmayèhu Eshètè, Mulatu Astatqé, Gétatchèw Mèkurya...), Zeritu plonge ses racines dans le terreau de la sono mondiale, enrichissant d'influences électriques la stricte tradition abyssine, comme toujours au grand dam des conservateurs et autres éthio-intégristes. Et depuis qu'Addis Abeba est devenue une destination courue des amateurs de musique, ce sont les Jazzmaris, quartet mixte composé de deux Éthiopiens et deux Allemands enracinés dans la nuit addissine, qui donnent le *la* le plus pointu qui soit au groove éthiopien contemporain.

*Francis Falceto*

# Cycle Éthiopie

**VENDREDI 4 FÉVRIER – 20H**

***Lalibela, la « Jérusalem noire »***

Alèmu Aga, lyre *bèguèna*, chant  
Chœur de *debteras*, diacres de  
l'église Saint-Yaréd

**VENDREDI 4 FÉVRIER – 22H**

**SAMEDI 5 FÉVRIER – 22H30**

***Café Azmari***

Abbèbè Fekadè, *messenqo*, chant  
Eyérusalem Dubalè, chant  
Mimi Zènèbè, chant  
Asnakè Gebreyes, *kebero*, chant  
Mèlaku Bèlay, danse *eskesta*  
Zenash Tsegaye, danse *eskesta*  
Sileshi Demissié, *krar*, chant

**SAMEDI 5 FÉVRIER – 15H**

**Forum**

***Musiques orthodoxes d'Éthiopie***

**15H : table ronde**

Avec la participation de Stéphane  
Ancel, historien, Anne Damon-  
Guillot, musicologue et  
ethnomusicologue, et Stéphanie  
Weisser, musicologue

**17H30 : concert**

Alèmu Aga, lyre *bèguèna*, chant

**SAMEDI 5 FÉVRIER – 20H**

***Addis Abeba aujourd'hui***

**Jazzmaris**

Olaf Boelsen, saxophone

Jörg Pfeil, guitare

Henock Temesgen, basse

Nathaniel Tesemma, batterie

**Zeritu, chant**

Jörg Pfeil, guitare acoustique

Michael Haylou, guitare

électrique

Kirubel Tesfaye, piano électrique

Samuel Yirga, piano

Henock Temesgen, basse

Olaf Boelsen, saxophone

Nathaniel Tesemma, batterie

Grasella Luigi Bonefeni, chant

Ruth Teklemariam Gebremeskel,

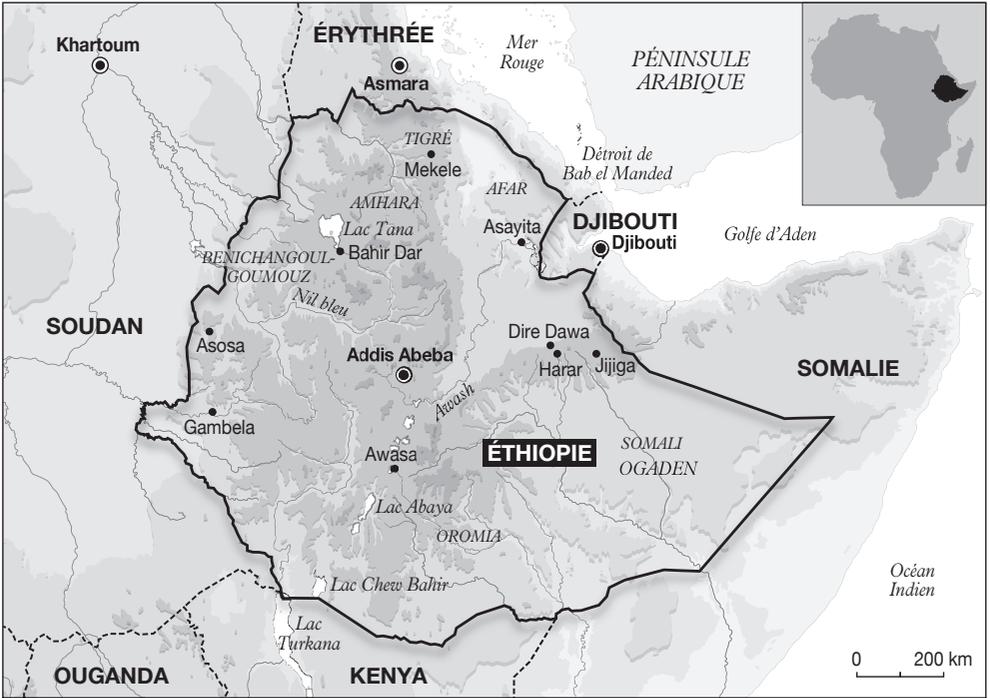
chant

**Concert du 4 février à 20 h** **p. 7**

**Concerts des 4 et 5 février à 22h et 22h30** **p. 10**

**Forum du 5 février à 15h** **p. 13**

**Concert du 5 février à 20h** **p. 14**



**VENDREDI 4 FÉVRIER – 20H**

Salle des concerts

***Lalibela, la « Jérusalem noire »***

Première partie

**Alèmu Aga, lyre *bèguèna*, chant**

entracte

Deuxième partie

**Chœur de debteras, diacres de l'église Saint-Yaréd**

**Daniel Seifemichael Feleke**

**Encobahry Tekeste Kidane**

**Fissehatsion Demoz Teklu**

**Gebremeskel Mulu Mekoyete**

**Simeneh Betreyohannes Gebremariam**

**Senay Densa Wendmhonegne**

**Samuel Ayehu Ali**

**Fenta Gelaw Mekonen**

Ce concert est diffusé en direct sur France Musique.

**Fin du concert vers 21h40**

## **Alèmu Aga** (*bèguèna*)

La *bèguèna* est probablement le plus ancien des instruments de musique pratiqué en Éthiopie. Selon la légende, cette lyre est l'héritière de la « harpe » dont jouait, voilà 3000 ans, le futur roi David (le vainqueur de Goliath, mais aussi l'initiateur de la tradition psalmiste) pour apaiser son beau-père Saül, premier roi des Hébreux, durant ses insomnies. Et ce serait son petit-fils, Menelik I<sup>er</sup>, le fils du roi Salomon et de la reine de Saba, qui l'aurait introduite en Abyssinie voilà trois millénaires, en même temps qu'il y fondait la dynastie salomonienne.

De fait, les relations étroites qu'entretient toujours la *bèguèna* avec la religion copte orthodoxe d'Éthiopie, encore si imprégnée d'Ancien Testament, donnent une certaine consistance à cette légende – quand bien même les Occidentaux ont oublié que l'Éthiopie, convertie dès le IV<sup>e</sup> siècle, n'était pas une chrétienté coloniale mais l'une des toutes premières chrétientés de l'Histoire, bien avant celles des Francs, des Burgondes, des Saxons, des Lombards, et plus de six siècles avant l'ancrage du christianisme en Pologne, en Hongrie ou en Russie...

Malgré ces attaches religieuses, la *bèguèna* n'est jamais jouée durant les offices liturgiques. Elle peut cependant intervenir dans des célébrations à caractère religieux, mais hors de l'église. Elle est l'instrument de Noël et du Carême par excellence. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, elle fut surtout l'apanage des *dèbtèras* (moines ou clercs lettrés) et de la noblesse. Les empereurs Téwodros II, Menelik II ou Haylè-Sellassié en jouaient à l'occasion.

À cause de ces origines confessionnelles et aristocratiques, précisément, la *bèguèna* a gravement pâti de la dictature militaro-stalinienne et antireligieuse qui a régné sur l'Éthiopie après le renversement, en 1974, du dernier négus, Haylè-Sellassié (« Puissance-de-la-Trinité »). Pendant presque vingt ans, la *bèguèna* fut interdite à la radio comme à la télévision, elle n'était plus pratiquée qu'en privé, aucun enregistrement n'était plus disponible et son enseignement institutionnel fut supprimé. Alèmu Aga, en particulier, dut cesser ses cours à l'École Nationale de Musique, la Yaréd School (du nom de Yaréd, le saint patron de la musique en Éthiopie depuis le VI<sup>e</sup> siècle). Depuis la chute de la dictature en 1991, la *bèguèna* a pu retrouver sa place dans la société éthiopienne, mais en mode mineur. Elle demeure un instrument en voie de disparition. Son enseignement institutionnel n'a pas été rétabli, et la sauvegarde du patrimoine millénaire qu'elle véhicule ne pourra s'effectuer sans l'active bienveillance des nouvelles autorités culturelles.

Alèmu Aga n'est pas un aristocrate ni un *dèbtèra*. Né en 1950 dans une famille modeste habitant Entotto, sur les hauteurs qui dominent Addis Abeba, le hasard voulut qu'un émrite et vénérable joueur de *bèguèna*, l'*Alèqa* Tèssèmma Wèldè-Emmanuel (*Alèqa* est un titre de la hiérarchie complexe de l'Église éthiopienne qui indique un degré d'éducation assez élevé) vint un jour s'installer dans la maison voisine de la sienne. Le jeune Alèmu, alors âgé de douze ans, sous le charme de l'imposant instrument, n'eut de cesse de convaincre le vieux maître de l'initier à la *bèguèna*. L'instrument ne l'a plus jamais quitté depuis près d'un demi-siècle et aujourd'hui encore, lorsqu'on le visite à Piazza, un quartier commerçant du centre d'Addis Abeba, sa *bèguèna*

est toujours dans l'arrière-boutique. Depuis la parution des enregistrements d'Alèmu Aga hors d'Éthiopie, de plus en plus de *Fèrendj* – d'étrangers – font le voyage d'Addis Abeba pour y étudier la *bèguèna* avec celui qui en est aujourd'hui le maître incontesté.

Alèmu chante – ou plutôt murmure – aussi bien des couplets d'inspiration religieuse que des fabliaux, des récits appartenant à la tradition populaire, ou ses propres poèmes. Louanges adressées à Dieu, stances d'amour ou discours sur la sagesse des nations, la polyvalence des mots est régulièrement sollicitée pour illustrer la vanité de l'existence, les aléas de la vie sociale, ou pour instiller une critique voilée. Cet art du double sens (*double entendre* comme disent joliment les Anglo-Saxons) est une manière de s'exprimer profondément ancrée dans les mentalités éthiopiennes. Appelé *sèm-enna-wèrq* (cire-et-or), il est à la fois parent d'un enseignement clérical, le *qenè*, poétique ou rhétorique aux règles sophistiquées, et le produit des conditions difficiles faites à la liberté d'expression en ce pays chroniquement en proie aux changements politiques, aux luttes intestines, aux incessants renversements d'alliances entre féodaux, princes, roitelets et autres seigneurs de guerre, obligeant poètes, lettrés et artistes à se protéger derrière un artifice poétique.

### Chœur de l'Église orthodoxe éthiopienne

Selon saint Yaréd, patron des musiciens éthiopiens, la musique est d'origine divine. Elle dépasse les capacités d'invention humaines. Et pourtant, Yaréd accéda à la sainteté pour avoir miraculeusement composé l'hymnaire éthiopien, le *degwa*. L'Église orthodoxe copte d'Éthiopie, constituée dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, enseigne en effet que le chant liturgique remonte à saint Yaréd (501-576), qui vivait à Axoum. Elle lui attribue également l'invention de la notation musicale – bien que les historiens s'accordent à considérer qu'elle fut codifiée mille ans plus tard par deux prêtres, Azzaz Géra et Azzaz Raguel.

L'Église orthodoxe copte a exercé la même emprise structurante sur la société éthiopienne que le catholicisme romain sur la vieille Europe. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'enseignement fut essentiellement le fait de l'Église. Avant de devenir *dèbtèra* (clerc, lettré, chantre), tout séminariste devait et doit encore satisfaire aux études musico-liturgiques (*zéma*) et poétiques (*qenè*), connaître par cœur les psaumes et tout le répertoire liturgique en *guèze* – l'équivalent de notre latin d'église.

L'Église éthiopienne est la seule église chrétienne au sein de laquelle la danse liturgique tient encore sa place, forme de prière et lointain rappel de David dansant devant l'Arche d'alliance. Et si le sistre (*tsènatset*) est encore utilisé ici et là, au sein de quelles autres chrétientés trouve-t-on aujourd'hui le tambour (*kebero*) durant les services religieux, ou le *mèqwamyà*, à la fois bâton à danser et béquille sur laquelle se reposer durant les interminables offices ?

Par-delà les indispensables polémiques entre hagiographes et historiens, il demeure que la musique liturgique éthiopienne a perpétué jusqu'à nous quelques-uns des plus anciens reflets sonores du Nouveau comme de l'Ancien Testament – échos générés, en toute probabilité, très antérieurement au saint musicien.



**VENDREDI 4 FÉVRIER – 22H**

**SAMEDI 5 FÉVRIER – 22H30**

Rue musicale

***Café Azmari***

Abbèbè Fekadè, *messenqo*, chant

Eyérusalem Dubalè, chant

Mimi Zènèbè, chant

Asnakè Gebreyes, *kebero*, chant

Mèlaku Bèlay, danse *eskesta*

Zenash Tsegaye, danse *eskesta*

Sileshi Demissié, *krar*, chant

**Durée du concert : 1h15.**

Dans la tradition musicale des hauts plateaux d'Éthiopie, l'*azmari* est une sorte de baladin, de ménestrel vagabond qui sillonne le pays, toujours prêt à jouer de son instrument et à chanter dès qu'il (ou elle) croise un attroupement dont il peut attendre rétribution. Il hante les innombrables *tèdjébets* (les bistrots à *tèdj*, l'hydromel national) et autres gargotes, est invité (ou s'invite) dans toutes sortes de réunions publiques ou privées, célébrations, fêtes ou mariages. C'est l'*azmari* qui perpétue la musique populaire et colporte la mémoire collective. Il est consubstantiel à la société éthiopienne – autant que le *griot* ou le *loutar* le sont au pays mandingue ou à la Moldo-Valachie. Ses improvisations croquent la bonne et la mauvaise conscience de l'Éthiopie à travers le parler *sèm-enna-wèrq* (cire-et-or), art du double sens qui permet de tout dire, vérité brûlante ou secret de famille, sous-entendu érotique ou politique, louange complaisante ou critique vengeresse. L'*azmari* incarne littéralement la libre parole en un pays sans véritable tradition de liberté – le fou est plus libre que son roi. Les bien-pensants ont beau se méfier des *azmaris*, les mépriser, les enfermer dans une « caste », ils les aiment malgré tout, malgré l'ambivalence des sentiments qu'ils leur portent – mélange de défiance à l'égard des saltimbanques et de révérence pour leur artistique liberté de parole. Mais personne en Éthiopie, pays socialement très hiérarchisé, pays du mauvais œil, ne saurait accepter sans déchoir que son enfant veuille épouser un ou une *azmari* – qu'il soit chansonnier traditionnel ou même chanteur pop, car le vocable englobe indistinctement tous les artistes en une même « caste » honnie, même si leur statut a favorablement évolué depuis quelques décennies.

Le café *Azmari* de la Cité de la Musique fait référence aux *azmaribéts* (littéralement « maison d'*azmari* ») d'Addis Abeba, néologisme éthiopien d'invention récente et contradiction dans les termes puisque l'*azmari* est originellement itinérant. C'est que, de pays totalement rural, l'Éthiopie s'est fortement urbanisée durant les dernières décennies et, plutôt que de mendier de bistrot en gargotes, les *azmaris* se sont mis à leur compte et ont ouvert leurs propres estaminets. La réussite mène certains, comme ceux et celles invités ce soir, jusqu'à la célébrité. Leurs cabarets figurent parmi les endroits les plus courus de la capitale. On s'y bouscule, on s'y amuse, on s'y encanaïlle, on s'y ruine en généreux pourboires pour montrer son plaisir (et sa prospérité).

L'instrument privilégié des *azmari* s(voix mise à part) est le *messenqo*, viole monocorde à archet. Ou bien le *krar*, une lyre à six cordes (« l'instrument du diable », par opposition à la *bèguèna*, une grande lyre à dix cordes réservée aux célébrations à caractère religieux), parfois l'accordéon. De nos jours, chaque *azmaribét* a ses danseurs et danseuses, hallucinants artistes et maîtres ès démantibulation des épaules, du torse ou du cou. Depuis des siècles, cet art chorégraphique tout en grâce et en frénésie qu'est l'*eskesta* ponctue spectaculairement les couplets souvent surréalistes des *azmaris*. Mèlaku Bèlay et Zenash Tsegaye sont tout simplement deux des meilleurs protagonistes, aujourd'hui, de cette gestuelle aphrodisiaque tout en vertige d'osselets en gouquette. Depuis vingt ans, Abbèbè Fekadè (*messenqo* et voix) fait figure de référence *azmari*. La célébrité n'a nullement altéré sa faconde survitaminée. Exceptionnel sens de l'improvisation, élégance madrée de son jeu, invention sans cesse renouvelée, exubérance continue, rouerie infatigable. Eyérousalèm Dubalè et Mimi Zènèbè ne sont pas en reste. Ces deux reines de la nuit savent conjuguer chaleur et retenue, causticité et émotion, cravache et cajolerie. Asnakè Gebreyes, chanteur et percussionniste, soutient les envolées et ponctue les chutes avec son efficace *kebero*.

Sans être à proprement parler un strict *azmari* – c'est-à-dire appartenant à une longue lignée familiale de chansonniers traditionnels –, Sileshi Demissié (*krar* et voix) a incontestablement partie liée avec eux. Maître de cérémonie et exceptionnel *entertainer*, il mêle connaissance du répertoire, sens de l'improvisation et brio dans la maîtrise du public. Sileshi est aussi connu pour être celui qui, sous le nom de Gash Aberra Molla, a changé le visage de la capitale éthiopienne à son retour d'exil en initiant une impressionnante campagne d'embellissement de la ville, incitant avec succès les Addissins à toiler les quartiers et à planter des centaines de jeunes arbres.

Ne jamais perdre de vue qu'à la différence de ses contemporains « occidentaux » (septentrionaux faudrait-il dire, mais le vocabulaire convenu ignore l'axe Nord-Sud), le public éthiopien se passionne avant tout pour le sens des paroles, pour l'*esprit*, avant toute musicalité, avant toute excellence mélodique, vocale ou instrumentale. Ceci explique pourquoi tant d'artistes éthiopiens (particulièrement chez les chanteurs pop) sont initialement réticents à se produire hors d'Éthiopie – là où personne ne parle la langue amharique. Et pourtant, point n'est besoin de saisir toutes les subtilités langagières de ces diseurs, la séduction opère grâce aux mimiques et autres bouffonneries, ou simplement par le charisme ou l'émotion que porte la voix en elle-même.

F. F.



## **SAMEDI 5 FÉVRIER – 15H**

Amphithéâtre

### **Forum**

#### ***Musiques orthodoxes d'Éthiopie***

Introduit en Éthiopie au IV<sup>e</sup> siècle, le christianisme a été établi en tant que religion d'état. Désormais détachée de la tutelle de l'église copte, l'église chrétienne orthodoxe d'Éthiopie est autocéphale depuis 1959 et actuellement, les chrétiens orthodoxes, majoritaires en Éthiopie, représentent environ la moitié de la population.

C'est au VI<sup>e</sup> siècle que, sous l'inspiration divine, Saint-Yaréd aurait donné naissance à une tradition musicale sacrée et fixé le corpus musical (*zemā*) de l'Église éthiopienne constitué de chants *a cappella* ou avec accompagnement instrumental et gestuel. Quant à la lyre *bèguèna*, instrument de la population amhara, elle n'est pas intégrée dans la liturgie, mais est néanmoins largement associée au domaine spirituel, à la fois par son caractère symbolique (elle serait l'instrument donné par Dieu au roi David) et par sa fonction puisqu'elle est considérée comme un médiateur avec le divin

#### **15H : table ronde**

Avec la participation de **Stéphane Ancel**, historien, **Anne Damon-Guillot**, musicologue et ethnomusicologue, et **Stéphanie Weisser**, musicologue

#### **Introduction**

La place de la musique dans la culture amhara : articulation entre *zemā* (musique « spirituelle ») et *zefen* (musique « profane »)

#### **L'Église orthodoxe d'Éthiopie**

Positionnement théologique

Jalons historiques

#### **Pratiques musicales 1 : la musique liturgique**

#### **Pratiques musicales 2 : *le bèguèna***

#### **Conclusion : une église en mouvement**

#### **17H30 : concert**

**Alèmu Aga**, lyre *bèguèna*, chant

(voir commentaire p. 8)

**Fin du concert vers 18h15.**

## **SAMEDI 5 FÉVRIER – 20H**

Salle des concerts

### ***Addis Abeba aujourd'hui***

**Jazzmaris**

**Olaf Boelsen**, saxophone

**Jörg Pfeil**, guitare

**Henock Temesgen**, basse

**Nathaniel Tesemma**, batterie

entracte

**Zeritu**, chant

**Jörg Pfeil**, guitare acoustique

**Michael Haylou**, guitare électrique

**Kirubel Tesfaye**, piano électrique

**Samuel Yirga**, piano

**Henock Temesgen**, basse

**Olaf Boelsen**, saxophone

**Nathaniel Tesemma**, batterie

**Grasella Luigi Bonefeni**, chant

**Ruth Teklemariam Gebremeskel**, chant

Ce concert est diffusé en direct sur [www.citemusiquelive.tv](http://www.citemusiquelive.tv) (disponible ensuite gratuitement pendant 4 mois) et sur [www.arte.tv](http://www.arte.tv) (disponible ensuite gratuitement pendant 2 mois).

**Fin du concert vers 22h20**

L'héritage laissé par les musiciens de l'époque impériale et du « Swinging Addis » n'est pas des plus faciles à assumer pour les jeunes générations éthiopiennes d'aujourd'hui. Tout a changé – les conditions économiques, politiques, les instruments d'une certaine manière, et la vie nocturne, même.

Jusqu'à la chute de l'empereur Haylè-Sellassié, en 1974, il n'était guère possible d'être musicien sans appartenir à un orchestre institutionnel – ceux de la Garde Impériale, du Théâtre Haylè-Sellassié I<sup>er</sup>, de la Police, de l'Armée, etc. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce sont ces *big bands* qui ont créé le *groove* éthiopien que l'on connaît un peu mieux aujourd'hui hors d'Éthiopie. Ce n'est qu'à la toute fin du règne impérial que l'on a vu apparaître quelques orchestres indépendants. En instituant dès février 1974 un sévère couvre-feu qui allait tomber quotidiennement dix-huit ans durant, la junte militaire liquidait une fin de règne exubérante en même temps que sa bande son. Presque du jour au lendemain, la scène musicale et la vie nocturne, si consubstantielle à la créativité, furent pétrifiées. Finies les nuits chaudes d'Addis Abeba. Une scène croupion se voyait reléguée dans deux ou trois grands hôtels chic (et encore, le week-end seulement) où parvenus de la nouvelle nomenclatura, expatriés plus ou moins diplomatiques, employés d'ONG et amazones de luxe s'enfermaient une nuit par semaine – rien d'autre qu'une concession du régime aux étrangers vivant dans la capitale siège de l'Organisation de l'Unité Africaine. Les noctambules peu fortunés pouvaient quant à eux se barricader dans des petits bistrotts plus ou moins borgnes baptisés *zegubegn* (« ferme derrière moi ») et siroter un jus en écoutant un *azmari* fredonnant à voix basse et sans accompagnement de percussions...

Depuis bientôt vingt ans que le régime dictatorial (le Derg, 1974-1991) s'est à son tour effondré, c'est une génération entière qui a vainement tenté de ressusciter un semblant d'identité musicale. Rares sont ceux qui ont échappé au syndrome du *one-man band* – un clavier synthétique, parfois un bassiste ou un souffleur, en tout cas plus guère de véritables orchestres. Depuis quelques années seulement, une nouvelle génération semble émerger : des artistes très jeunes nés sous le Derg, qui n'ont donc pas connu la période impériale, n'ont pas de filiation particulière et ont tout à inventer. À ceux-là il faut ajouter le retour au pays de musiciens formés en exil et l'afflux notable d'instrumentistes étrangers aimantés par la vogue du *groove* éthiopien. Certains, comme Olaf Boelsen et Jörg Pfeil, ont même pris racine dans le pays.

### **Jazzmaris**

Mot-valise, contraction de *Jazz* et *azmaris* (les chansonniers traditionnels à la langue bien pendue), les Jazzmaris agitent depuis 2007 les nuits d'Addis Abeba avec une constance et un plaisir de jouer que bien des musiciens éthiopiens doivent leur envier. Alors que la scène musicale a le plus grand mal à se relever, après la longue atonie du Derg, et à trouver des solutions pour faire vivre des orchestres porteurs de projets musicaux tangibles, ces quatre-là ont réussi, avec un quartet basique, à durer, à progresser, à rassembler un public de passionnés. Bel exemple de mixité, le groupe est formé de deux Allemands et de deux Éthiopiens.

Diplômé du prestigieux Berklee College of Music dont il sort en 1996, Henock Temesgen a vécu presque trente ans aux États-Unis (à Washington, Boston et New York) avant de retourner en Éthiopie en 2006. Bassiste très recherché de toutes les grandes voix éthiopiennes en exil comme en Éthiopie, Henock anime également depuis deux ans un groupe prometteur, *Nubian Ark* et il est le contrebassiste attiré d'*Addis Acoustic Renaissance*, groupe emmené par le guitariste Grum Mezmur.

Avec un cursus presque opposé, Nathaniel « Natty » Tesemma a, quant à lui, toujours vécu en Éthiopie et appris à jouer de la batterie pratiquement en autodidacte. Il n'empêche qu'il est aujourd'hui l'un des batteurs les plus fins et imaginatifs, et l'un des plus demandés d'Éthiopie. Il participe aussi aux aventures *Nubian Ark* et *Addis Acoustic Renaissance*.

Jörg Pfeil a commencé la guitare dans son Allemagne natale – rock et jazz. Dès 1998 il participe au disque *Sounds of Saba* qui rassemble des musiciens allemands autour des chanteuses Abonesh Adinew et Tigist Bèkèlè. Il est très actif en Éthiopie depuis qu'il s'y est installé en 2006 : duo *Jörg & Munit*, *Jazzmaris*, et bientôt *Abègaz and Jörg*, un quartet de redoutables pointures associées à la chanteuse Betty (Bruktawit Gétahoun), tous bien décidés à survolter une scène trop assoupie à leur goût.

Olaf Boelsen (saxophone alto et soprano) a fait ses gammes au Conservatoire d'Amsterdam avec le pianiste de free jazz Misha Mengelberg avant de faire le voyage d'Addis en 1999 puis de s'immerger dans le projet *Jump to Addis* (2002). Initiateur des *Jazzmaris*, il vit de manière permanente à Addis Abeba depuis 2005.

Si les *Jazzmaris* savent s'inspirer du glorieux répertoire de la haute époque (Girma Bèyènè, Muluqèn Mèllèssè, Mahmoud Ahmed, Mulatu Astatqé, Tlahoun Gèssèssè...), culture jazz et sens de l'improvisation les mettent à l'abri des pâles imitations ou des rengaines obligatoires. Hormis les fêtes privées ou les rares occasions de concerts, c'est au club Guramaylé qu'ils attisent chaque lundi les braises inextinguibles des nuits d'Addis, après avoir fait les beaux soirs du Bateau Ivre, un des clubs les plus allumés de la planète.

## **Zeritu**

Zeritu dérange. Autant qu'Alèmayèhu Eshètè a pu déranger il y a près d'un demi-siècle. Elle a en commun avec lui une ouverture d'esprit, des oreilles en alerte prêtes à recevoir toutes les influences de la planète. Mais il se trouve toujours des intégristes de la gamme pentatonique comme des mélomanes ultra-chauvins pour jeter la pierre...

Voix de velours et tempérament de fer, Zeritu s'est néanmoins imposée depuis quelques années comme une artiste phare de la nouvelle génération, tendance pop éthiopienne. Diva réservée, distante comme un aimant, sa voix grave et profonde tranche avec les si fréquentes voix de tète

haut perchées qui saturent le marché éthiopien de la cassette. Ses textes se singularisent également dans la guimauve générale. Et, à la différence de trop de ses consœurs, elle refuse par principe de se produire en club avec un *one-man band* – c'est-à-dire un étique et misérable synthétiseur –, préférant de rares scènes grand format avec orchestre au grand complet et des musiciens parmi les plus jeunes et les plus rafraîchissants d'Addis. Exit la génération d'immédiat post-Derg. Elle tient à se présenter devant tous les publics de son pays, grand comme deux fois la France, sans se cantonner à la capitale, et soutient activement la lutte contre les ravages du sida ou la destruction de la planète.

Auteure-compositeure de la plupart de ses chansons, Zeritu sait aussi donner des interprétations très personnelles de vieux standards (*Ououta ayaskèfam*, une *protest song* immortalisée par Tlahoun Gèssèssè, *Nefsé nèh* de Menelik Wèsnatchèw, etc.) dont elle renouvelle complètement les arrangements, démontrant ainsi qu'elle sait parfaitement d'où procède le meilleur de la musique éthiopienne moderne.

Alèmayèhu Eshètè appartient bien, aujourd'hui, au patrimoine national, en dépit de quelques outrances rock. Gageons que c'est le destin qui attend Zeritu dans un futur proche.

F. F.

# Et aussi...

## > CONCERTS

**JEUDI 17 FÉVRIER, 20H**

### *Ciné-concert Superman Ciné-mix*

Julien Lourau, saxophone  
Jeff Sharel, *samples*  
Dj Oil, platines  
Fred Ladoué, *VJ*

**MARDI 12 AVRIL, 20H**

### *Brass Ecstasy, Hommage à Lester Bowie*

Dave Douglas, trompette  
Vincent Chancey, cor  
Luis Bonilla, trombone  
Marcus Rojas, tuba  
Nasheet Waits, batterie

**JEUDI 5 MAI, 20H**

### *Astronomie / Astrologie*

Steve Coleman & Five Elements  
Steve Coleman, saxophone alto  
Jen Shyu, voix  
Jonathan Finlayson, trompette  
David Virelles, piano, claviers  
Miles Okazaki, guitare

**MERCREDI 25 MAI, 20H**

### *Amel Brahim-Djelloul chante la Méditerranée*

Amel Brahim-Djelloul, chant  
Rachid Brahim-Djelloul, violon,  
direction  
Noureddine Aliane, oud  
Dahmane Khalifa, derbouka,  
percussions  
Sofia Djemai, mandoline

## > SALLE PLEYEL

**VENDREDI 18 FÉVRIER, 20H**

### *El cielo de tu boca*

Andrés Marin, danse, chorégraphie

Avec la participation exceptionnelle de :  
Carmen Linares, chant  
Llorenç Barber, cloches et polyphonie  
Salvador Gutierrez, guitare  
Segundo Falcón, chant  
Antonio Coronel, percussions

**SAMEDI 19 FÉVRIER, 18H**

### *Grandes voix d'Inde du Nord*

Ulhas Kashalkar  
Rashid Khan  
Ajay Chakrabarty

**VENDREDI 3 JUIN, 20H**

### *« Dans la présence et de l'absence » Un hommage à Mahmoud Darwish*

Marcel Khalifé, oud  
Ensemble Al Mayadine

## > MUSÉE

**SAMEDIS 19 ET 25 FÉVRIER, DE  
14H30 À 16H30**

### *Instruments et traditions du monde* Visite atelier

**LES DIMANCHES, DU 6 MARS AU 3  
AVRIL, DE 14H30 À 16H30**

*Flûte de pan Siku*  
Séances ponctuelles de pratique  
musicale en famille  
Enfants à partir de 6 ans et adultes

## > MÉDIATHÈQUE

En écho à ce concert, nous vous  
proposons...

**> Sur le site Internet  
<http://mediatheque.cite-musique.fr>**

... d'écouter un extrait dans les  
« Concerts » :  
*Spectacle jeune public : les jeunes poètes  
azmari*, enregistré le 22 janvier 2003

(Les concerts sont accessibles dans leur  
intégralité à la Médiathèque de la Cité de la  
musique.)

### > À la médiathèque

... de lire :  
*Annales d'Éthiopie, musiques  
traditionnelles d'Éthiopie d'Olivier  
Tourny - La mémoire dans la musique  
liturgique de l'Église chrétienne  
orthodoxe unifiée d'Éthiopie d'Anne  
Damon-Guillot*

... de regarder :  
*Ethiogroove d'Anaïs Prosaïc* avec  
Mahmoud Ahmed et Either Orchestra

... d'écouter :  
*Éthiopie, les chants de Bagana* avec  
Tafese Tesfaye, Sosenna Gebre Yesus,  
Aby Seyoum • *Éthiopiennes, la harpe du  
Roi David* avec Alèmu Aga • *Les azmaris  
urbains des années 90* avec Misrak  
Mammo, Tchista Band, Mèllèssè  
Bongèr • *AqwaQwAM, église chrétienne  
orthodoxe d'Éthiopie, la musique et la  
danse des cieux*

## > ÉDITIONS

*Petit Atlas des musiques urbaines*  
224 pages • 2010 • 29,90 €

*Petit Atlas des musiques du monde*  
220 pages • 2006 • 29,90 €